

Marc 14, 1-11

« Je vous le déclare, c'est la vérité : partout où l'on annoncera la Bonne Nouvelle, dans le monde entier, on racontera ce que cette femme a fait et l'on se souviendra d'elle. »

Une phrase qui claque dans le brouhaha de l'incompréhension des personnes qui ont assisté à cette scène du flacon d'albâtre brisé et du parfum répandu sur la tête de Jésus. Les reproches fusent, les murmures vont bon train, les désaccords s'expriment... Mais l'affirmation de Jésus est là, péremptoire.

Elle claque, elle s'impose parce qu'elle appelle à raconter le geste de cette femme lorsque l'on annonce la Bonne Nouvelle. Or jusqu'à présent, Marc l'évangéliste, nous a plutôt présenté Jésus comme demandant de ne pas ébruiter sa renommée. Il est vrai qu'ici, il ne s'agit pas d'un geste de Jésus. Mais Jésus, en disant cela, montre qu'il sait déjà, que la Bonne Nouvelle sera proclamée dans le monde entier. Il sait que ses faits et gestes, ses paroles seront répétées. Mais en quoi le geste de cette femme est-il si important, qu'il faille s'en souvenir et le mentionner. D'autant que le reproche qui est fait à Jésus : *« On aurait pu vendre ce parfum trois cents deniers et les donner aux pauvres »* aurait pu être prononcé par Jésus lui-même. Une telle phrase s'inscrit tout à fait dans le discours évangélique et dans le souci de Jésus pour les démunis.

Comment se fait-il donc que Jésus semble faire passer au second plan ce qui a toujours été sa priorité : le service des pauvres ? Est-il possible qu'il s'en désintéresse ? Et permettez-moi d'ajouter, au risque de choquer, pour une femme ?

Et bien non, Jésus n'a pas changé de message. Car il ne dit pas qu'il ne faut pas être solidaire des pauvres. Sa réponse ne comporte pas de condamnation, de jugement. Seulement, sa préoccupation de l'instant est tout simplement autre. Le récit saisit l'instantané d'une rencontre. Ce n'est pas un film. C'est une photo : un arrêt sur image. Un moment précieux, unique, extrait du déroulement du temps. Une suspension de l'histoire et dans le même temps une suspension de l'éthique.

La bonne conduite veut que l'argent ne soit pas gaspillé. Que l'on donne la dîme au temple, à l'Eglise, pour qu'une partie soit donnée aux pauvres. Il est insensé de verser en une fois, un flacon de parfum sur la tête de quelqu'un, fut-il Jésus, coûtant un an du salaire d'un ouvrier. Il est inconvenant qu'une femme se comporte ainsi : déranger un repas en accomplissant un tel geste et en osant venir toucher Jésus.

Et bien évidemment, un certain nombre de personnes présentes s'empressent de hiérarchiser les gestes en condamnant, en priorité, celui de cette femme, sans se préoccuper qu'ils sont en train de manger chez un lépreux, donc un impur, ce qui est tout aussi condamnable.

Mais curieusement pour l'auditoire de ce jour mémorable, comme pour nous aujourd'hui, Jésus ne se préoccupe ni des convenances, ni des règles de pureté, ni des autres, mais de

lui. Il ramène tout à lui et nous ne sommes pas habitués à cela de sa part : « *elle a fait une bonne action à mon égard* » « *moi, vous ne m'avez pas toujours* » « *elle a d'avance embaumé mon corps pour la sépulture* ».

Les trois cents deniers seraient évidemment utiles s'ils étaient donnés aux pauvres, mais ils ne déplaceraient que provisoirement le terrain de chasse du malheur et de la misère. A l'heure de ce repas à Béthanie, c'est une rencontre qui a lieu et qui prend tout la place. Et au centre de cette rencontre : lui, Jésus. C'est cela qui compte pour Jésus. Une femme, peut-être sans en mesurer toute la portée, désigne par son geste l'importance de celui qu'elle choisit d'oindre. Et Jésus choisit de le souligner, de le faire remarquer. Il en fait le message central à ne pas oublier et à proclamer.

« Je vous le déclare, c'est la vérité : partout où l'on annoncera la Bonne Nouvelle, dans le monde entier, on racontera ce que cette femme a fait et l'on se souviendra d'elle. »

Ce message, est-il si particulier ? A la veille de sa mort, nous pouvons le supposer.

Car, comme nous l'avons déjà indiqué, Jésus semble revendiquer pour lui-même, le droit à l'adoration. Jusqu'à présent, il a enseigné, guérit, parlé en paraboles, accompli des signes... Bref, il était un maître qui vivait son enseignement. Or maintenant, ce qui était jusque là implicite devient explicite : le Messie est là, le salut est là ! Et toutes les images utilisées pour parler de lui se confondent avec lui. La porte, le berger, le chemin, la vérité, la vie, la pierre d'angle, ...

Et surtout le Règne lui-même. Et cela ne signifie plus seulement le règne incarné, obéi, vécu, mais la puissance du Règne, en même temps que sa présence et sa réalité divine. La puissance de Dieu n'est pas une doctrine, n'est pas un enseignement de Jésus, mais Jésus lui-même qui se donne et Dieu qui se donne avec lui.

Dans son attitude, Jésus a montré l'importance du moment présent et de ce qui peut se jouer dans une rencontre, dans l'intensité d'une rencontre, dans l'intensité de la présence de l'autre et de sa reconnaissance pour ce qu'il est.

Mais surtout, il nous rend visible, en lui et par lui, le règne de Dieu. Et il nous invite absolument et certainement à prendre le temps, dans notre quotidien, de nous arrêter pour le reconnaître, lui, le crucifié qui s'est donné pour nous.

Selon les mots de Jean Valette : « *Ni trois cents deniers, ni trois cents milliards de deniers ne pèsent une goutte de son sang. Car le jour où nous aurons compris que ce dont les pauvres ont besoin, c'est du sacrifice de nous-mêmes, l'argent ne leur manquera pas* ».

Oui plus que notre argent, même si dans bien des situations il est indispensable, Jésus pointe que c'est le don de soi qui prime.

La résurrection nous sera donnée en plus !

Amen.